Les Carreaux.

I

"Histoire vraie."

Ma femme aimée,

Tu m'en as voulu un peu, ce soir, n'est-ce pas ?

Tu m'en as voulu de n'avoir point grondé notre Louisette et d'avoir refusé de faire la grosse voix, pour la punir.

Tu m'as dit que c'était notre rôle à nous, les pères, de nous montrer méchants avec nos tout petits. Vous autres vous ne vous en sentez pas le courage, et c'est nous qui devons sévir, dès le début, pour le principe.

Notre Louisette, en effet, a commis un crime grave, et qui mérite d'être châtié.

De son minuscule doigt rose, elle a effrontément dessiné sur la vitre, toute blanche de givre, la silhouette d'Emma, sa nourrice, avec un nez fantastique, un menton carré, et des oreilles longues, longues comme celles de l'âne en carton que lui a donné son parrain.

Louisette a quatre ans et, à quatre ans, ce délit-là est justiciable du tribunal des papas.

Il encourt même une peine sévère: privation de friandises ou cinq minutes de pénitence.

Et pourtant à ta grande indignation, tu m'as vu faiblir.

Je n'ai point sévi et, en fait de punition, j'ai pris ma Louisette dans mes bras et je l'ai embrassée follement.

—Fâcheuse indulgence ! Détestable exemple ! m'as-tu dit....

Peut-être !

Mais j'ai une raison, une raison que je veux te confier en secret et par lettre, afin de mieux m'expliquer, afin surtout de ne pas pleurer devant toi....

Voici :

II

J'ai gardé d'il y a longtemps, bien longtemps, de l'époque où je n'étais guère plus âgé que notre Louise, le souvenir d'un petit frère qui s'appelait Jean—Jeannot disions-nous.

C'était un joli blondin frisé, avec de grands yeux bleus que je vois encore, un gamin étonnamment développé, du reste, pour son âge, et qui raisonnait comme un petit homme.

Il avait quatre ans et demi. J'en avais six.

A nous deux, nous faisions de folles parties et, dans le jardin de nos parents, nous construisions d'invraisemblables châteaux de sable.

C'était moi, d'ailleurs, qui me chargeais de toutes les grosses besognes, car Jeannot, chétif et délicat, s'essoufflait vite.

Or, souvent, il arrivait à Jean, lui aussi, de commettre le grave méfait de dessiner, sur les carreaux, le portrait des divers membres de la famille, dans les poses les plus variées.

Il trouvait cela très drôle, l'adorable monstre, et passait des heures, par ces froids matins d'hiver qui couvraient les vitres de givre, à promener son petit doigt sur les beaux cristaux blancs étoilés, pour y inscrire de mystérieux hiéroglyphes et des caricatures audacieuses.

Ma mère ne tarda pas à s'en apercevoir, et elle s'en fâcha très fort.

Papa fut prévenu et même, un jour que Jean s'était permis d'esquisser effrontément le portrait de grand'mère, on tint à son sujet un véritable conseil de famille.

Le coupable fut appelé et, après mûre délibération, on le condamna à de solennelles excuses.

Tout le monde croyait que ce châtiment serait exemplaire. Papa, du reste, lui avait fait ses yeux méchants, maman avait refusé de lui dire bonsoir et, moi-même, j'avais reçu l'ordre de ne pas lui parler le lendemain.

Ah ! bien, oui !

Précoce pour son âge, il connaissait déjà ses lettres et alignait convenablement des mots entiers ce qui lui permettait d'inscrire au bas de ces terribles illustrations, le nom de ses victimes, avec des épithètes variées :

"Ça, c'est maman. Ça c'est nounou !"

Il choisissait les heures où on ne le dérangerait pas, et grimpé sur une grande chaise, il "travaillait," comme il disait, à ses peintures.

Que de fois, le soir, au beau milieu de la prière qu'il récitait, à genoux, les mains jointes dévotements :

"Mon Dieu, bénissez papa, bénissez maman, bénissez nounou, bénissez dada, bénissez grand frère, bénissez Jeannot," il s'interrompait pour courir à la fenêtre et en revenait, riant comme un petit fou qu'il était, après avoir tracé quelque fantastique bonhomme, sur la belle buée des vitres.

J'étais complice de ses crimes, je l'avoue, et je me gardais bien de le trahir, constituant même, à moi tout seul, un public des plus enthousiastes.

Que de fois pourtant, il fut pris sur le fait, et châtié, comme il convenait, par papa ou maman courroucés.

Seule, grand'mère, plus indulgente, essayait de prendre sa défense :

—Ce sera un grand artiste, répétait-elle, un peintre hors ligne, un dessinateur célèbre.

En attendant, le grand artiste la représentait avec son bonnet à brides et ses lunettes, en des attitudes étonnantes.

Ma mère avait fini par se résigner et mon père se lassait de sévir.

Or, un soir, il arriva que Jeannot eut une mauvaise fièvre, on ne sut comment.

Le pauvre mignon garda la chambre et fut bourré de potions calmantes.

—Ce ne sera rien ! fit le docteur.

Si ! c'était quelque chose, et même quelque chose de très grave, car on m'interdit d'entrer dans la chambre.

—Qu'il ait très chaud et qu'il joue, sans se fatiguer, avait dit le médecin, étonné de ce mal qui ne s'en allait pas.

Mais, hélas ! lui-même n'avait plus de cœur à rien, même à dessiner, et maman aurait donné bien cher pour le voir se livrer au jeu qu'elle avait si souvent défendu...

—Qu'a-t-il écrit, aujourd'hui, petit père ? demandais-je chaque jour.

Papa baissait la tête sans répondre.

Un matin, hélas ! je le vis entrer dans ma chambre, affolé, le regard défait.

—Jean est mort! dit-il.

Quoi ! mort, mon Jeannot, mon pauvre petit frère aimé ! Que voulait dire ce mot glacial, ce mot qu'on ne m'avait jamais expliqué !....

Mon père parlait, sous le coup de son gros chagrin. Jean avait dormi toute la nuit, comme de coutume, et si bien même que, le matin venu, tout le monde avait quitté sa chambre, afin de le laisser reposer.

Puis quand maman était rentrée, Jeannot n'était plus là.

Plus là !..... Plus là !..... oh ! si ! si ! je veux le voir, disais-je à mon père, en me cramponnant à ses bras,

—Viens, fit-il simplement.

Et il m'emmena.

Jeannot était couché sur son lit, blanc parmi les roses.

—Mais il dort ! murmurai-je tout bas, intrigué. Comme il est pâle !...

Alors, j'aperçus maman à genoux, qui pleurait.

J'allais me blottir, le cœur très gros, près de la fenêtre, désolé de sentir petit père et petite mère si tristes, quand, levant les yeux, par hasard, vers les vitres blanches, derrière lesquelles tombait la neige, en épais flocons, je vis, sur le givre, une phrase écrite, qui commençait à s'effacer.

—Regardez ! fis-je, tout ému.

La petite main de Jean avait, dans un effort suprême, tracé ces quatre mots :

"Bébé va mourir. Adieu !"

III

Voilà pourquoi, ma bien-aimée, j'ai été faible avec Louisette : voilà pourquoi je ne me suis pas senti le courage de la gronder.

Ne m'en veuille pas. Ne lui en veuille pas non plus, à elle.

Il faut être indulgent, vois-tu, aux petits anges..... qui veulent jouer.....

SOUVENIRS.

Au commencement de l'année 1880, nous avions obtenu, à la préfecture, la faveur de visiter les prisons de Mazas, le dépôt des condamnés et la maison des Jeunes Détenus, place de la Roquette.

Le directeur de cette maison de correction, M. Brandreth, se trouvait être précisément un ancien camarade d'enfance à nous.

Nous visitions, avec le plus grand intérêt, ce vaste établissement, accompagnés d'un gardien qui, grâce à l'obligeance de notre ami, avait ordre de nous laisser tout voir en détail. Après avoir vu un grand nombre de cellules où, isolé, chaque jeune détenu travaillait à un métier différent, le gardien tira les énormes verrous de la dernière cellule d'un long couloir, et nous aperçûmes un enfant de sept à huit ans environ, mignon au possible, qui, perché sur une haute chaise, travaillait silencieusement entre ces sombres murs, à faire de petites violettes artificielles dont les pétales étaient posés sur une table grossière. Il était revêtu du costume gris et sinistre des pensionnaires de la maison. Au bruit formidable et grinçant des verrous, l'enfant, tout étonné, leva sa jolie petite tête, dont les cheveux blonds étaient, hélas! coupés ras, et vint subitement à nous, tendant ses petits bras, en nous disant avec un sourire d'ange :

—Monsieur, voulez vous t'y me permettre de vous embrasser?

Mon frère et moi nous nous regardions, fort attendris.

—Qu'a donc fait ce malfaiteur ? dis-je moitié riant, moitié pleurant au gardien.

—Ah ! monsieur, cet enfant est adoré de tout le personnel de la maison, tant sa nature est aimante. Il a été arrêté, comme vagabond, aux environs de Paris, où les gendarmes l'ont surpris demandant la charité.

Au même instant, le hasard fit que nous vîmes venir vers nous M. A.... le préfet de police, accompagné d'un médecin et d'un magistrat; tous trois venaient inspecter l'établissement.

Nous n'avions pas l'honneur de le connaître, mais lui, répondant à notre salut :

—Ah ! ah ! messieurs Lionnet, fit il aimablement, vous venez visiter la Petite Roquette? Mais qu'avez-vous ? vous paraissez tout émus....

—Ma foi, monsieur le préfet, lui répondis-je, nous sommes, en effet, très émotionnés de ce que vient de nous dire le gardien au sujet de l'enfant que voici.

—Quel est ce jeune criminel ? dit en souriant M. A....

L'enfant voyant la physionomie sympathique du préfet, alla à lui et ne fit ni une ni deux, il l'embrassa.

M. A...., qui commençait à partager notre émotion, dit au gentil bambin :

—Pourquoi t'a-t on mis ici, mon petit ami ?

—Parce que j'ai été à l'aumône, monsieur.

—Et qui t'a envoyé à l'aumône? Voyons, raconte nous ça.

—C'est ma tante, monsieur. Elle m'a dit comme ça : "Je ne peux plus te nourrir." Alors je suis parti, et j'ai marché longtemps, longtemps, sans savoir où j'allais....

—D'où es tu ?

—De la Ferté sous Jouarre.

Pauvre petit être ! Il avait fait près de trente lieues à pied, demandant l'hospitalité dans les fermes qu'il rencontrait. On lui donnait un morceau de pain ou une assiette de soupe; on le couchait sur le foin ; on mettait parfois quelques sous dans sa petite main et le lendemain il repartait.

C'est à sa dernière étape qu'on l'arrêta pour mendicité. Il fut conduit au Dépôt, puis à la Petite Roquette ; il attendait là le jour où il passerait en police correctionnelle.

Telles furent en substance les divers incidents que nous raconta l'enfant dans son naïf langage.

—Voulez vous, monsieur le préfet, dis-je à M. A...., me permettre une question ?

—Faites, monsieur Lionnet.

—Quand cet enfant aura paru en police correctionnelle, où il sera sûrement acquitté, puisque son seul "méfait" est d'avoir été abandonné par ses parents, que fera-t-on de lui ?

—Si ses parents ne le réclament pas ou toute autre personne à leur place, l'enfant sera envoyé jusqu'à vingt et un ans dans une colonie pénitentiaire. C'est malheureux, ajouta le préfet de police, mais la loi est formelle.

—Merci, monsieur. Nous prîmes congé de M. A...., que nous laissâmes discrètement continuer sa visite, et nous descendîmes au greffe.

Ainsi donc, me disais-je en moi même, chemin faisant, voilà un pauvre petit être, inconscient encore de tout mal, qui a déjà souffert de la faim, et qui est ici, sommis au même sévère régime que ces deux jeunes et effroyables monstres qu'on appelle Gille et Abadie.

J'étais indigné.

Nous demandâmes au greffier, un homme charmant,— de plus amples renseignements sur l'enfant.

—Je ferai mieux, messieurs. Je vais vous les faire donner par lui-même.

—Allez, dit-il à un gardien, me chercher le numéro un tel.

On nous amena l'enfant, qui avait aux pieds de gros sabots, et, sur sa chétive poitrine, une espèce de tablette carrée en bois suspendue à son cou et portant en noir un gros numéro. Sa figure s'éclaira d'un radieux sourire en nous retrouvant.

—Fais voir à ces messieurs comme tu sais bien ta prière.

L'enfant aussitôt se mit à genoux, et, après avoir fait le signe de la croix, commença, en joignant ses deux petites mains :

—Notre père, qui êtes aux cieux....

—Qui est-ce qui t'a appris cette prière, mon enfant ? lui dis-je ; ce sont tes parents ?

—Je n'ai plus ni père ni mère. C'est le monsieur qui dit la messe ici le jeudi et le dimanche.

—Tu es content d'être ici ?

—Ah ! dame ! oui, parce qu'on mange bien. Et puis, quand j'ai travaillé, on me laisse jouer à la toupie dans le préau, où je suis toujours seul. J'ai un petit bateau en carton que j'ai fait. Pour me désennuyer, j'apporte à l'heure de la récréation (!) dans le préau du pain de ma ration, et je fais venir à moi les petits oiseaux; il y en a un qui mange maintenant dans ma main. C'est des bons petits camarades ! ils ont faim comme tout le monde, pas vrai ? Et c'est bien mauvais d'avoir faim ! ajouta-t-il avec un gros soupir.

—Tu aimes le travail ?

—Oh ! oui ! parce que si je travaille, je reverrai maman.

—Mais tu nous as dit tout à l'heure que tu n'avais plus ni père ni mère....

—Oui, mais il y a ici le grand monsieur qui a une belle robe blanche, avec de l'or tout plein sur ses épaules et dans son dos, quand il monte à la chapelle, et il m'a dit comme ça que, si je travaillais bien, je reverrais maman.

—Où dois tu la revoir ?

Et l'enfant nous dit, levant ses yeux bleus purs comme l'aube:

—Au ciel !

Tous attendris, nous suffoquions.

Le jour où le pauvre petit abandonné devait "comparoir" devant la justice se leva enfin. Mon frère Hippolyte s'était rendu au Palais et avait fait passer notre carte à M. Petit, qui présidait l'audience de la police correctionnelle.

Le jeune criminel parut, entre deux gardes municipaux. L'enfant portait à son cou une petite médaille de la Vierge que nous lui avions donnée.

En apercevant mon frère dans l'auditoire, le visage du cher enfant s'éclaira de joie et, faisant des signes à Hippolite, il porta la médaille à ses lèvres.

Ainsi que nous l'avions prévu, l'instruction ayant établi l'innocence complète du jeune prévenu, le président donnait l'ordre de le mettre en liberté, lorsqu'il dit :

—Mais, j'y songe....j'ai là la carte de MM. Lionnet, au sujet de cet enfant ; sont-ils présents ?

Mon frère se leva.

—Monsieur, lui dit le président, vous connaissez cet enfant? Avez vous l'intention de faire quelque chose pour lui ?

—Oui, monsieur, mon frère et moi nous l'adoptons.

—Vous voulez dire sans doute, monsieur, que vous le recueillez, car, pour adopter un enfant, il faut avoir cinquante ans et lui donner son nom.

—Eh bien ! monsieur, nous nous chargeons de lui.

—Le Tribunal, monsieur Lionnet, vous adresse ses félicitations.

Bien des mères pleuraient dans l'auditoire.

Depuis lors, l'enfant, que nous avons mis en pension, a pour habitude de commencer ainsi les lettres qu'il nous adresse :

Mes chers papas....

Nous tâcherons d'en faire un honnête homme.

Roman très court.

Nouvelle de V. Garchine.

Traduit du russe par Louis de Lambate.

Il fait un froid glacial.... Décembre règne et rage dehors, se faisant cruellement sentir à tous les pauvres diables qui ne peuvent se mettre à l'abri.

Et moi aussi je le sens terriblement ! Non parce que je n'ai pas un coin où aller me chauffer, mais par suite de ma propre volonté.

A vrai dire : que fais-je là, à errer sur le quai désert ? Les réverbères à quatre branches brillent clairement malgré le vent qui pénètre dans leurs lanternes et fait vaciller la flamme du gaz. Leur vive clarté fait paraître encore plus noire la sombre masse du Palais d'Hiver avec ses grandes fenêtres. Leurs immenses glaces reflètent et le chasse-neige et l'obscurité. Le vent hurle et gémit sur l'étendue glacée de la Néva.

"Ding-dong! ding-dong! "c'est l'horloge de la Forteresse, dont on entend le son à travers le tourbillon et chaque lugubre coup de son marteau d'airain répond au bruit de ma jambe de bois frappant sur le granit gelé des dalles du quai et aux battements de mon pauvre cœur malade.

Il faut que je me présente à vous, lecteur, je suis un jeune homme avec une une jambe de bois. Vous croyez peut-être que je copie Dickens?—souvenez-vous de l'homme à la jambe de bois, dans "Our common friend".... Non, je ne suis pas un plaigiaire, je suis un jeune homme et j'ai une jambe de bois; seulement, il y a très peu de temps que ce malheur m'est arrivé.... "Ding-dong ! ding-dong !" l'horloge frappe encore ses lugubres quarts. "Seigneur, ayez pitié de nous".... puis voici l'heure. Il n'est qu'une heure ! encore sept mortelles heures avant le jour. Sept heures, avant que cette froide et neigeuse nuit ne cède la place à un jour triste et blafard. Rentrerai-je ?.... Je n'en sais rien.... tout m'est indifférent. Je n'ai pas besoin de sommeil.

Au printemps, j'ai aimé passer des nuits entières sur ce même quai. Ah ! mais quelles nuits c'étaient ! Quoi de plus divin qu'elles ? Ce n'étaient pas ces lourdes et étouffantes nuits du Sud, avec leur ciel d'un bleu sombre et ces milliers de grandes étoiles qui semblent vous transpercer de leurs rayons. Ici tout est clair.

Les jolis nuages multicolores des nuits blanches dorent le Pôle et l'Orient ; l'air est frais et vivifiant, la Néva, calme et fière, roule son flot argenté et vient en petites lames courtes se briser contre les berges du quai. Et je me tenais debout sur ce quai. Et à mon bras s'appuyait une jeune fille. Et cette jeune fille.... Ah ! lecteur ! Pourquoi ai-je commencé à vous parler de ma douleur, pourquoi ai-je commencé à mettre mes plaies à nu devant vous? Hélas, le pauvre cœur humain est ainsi fait ! Quand il se sent blessé il erre à l'aventure allant au-devant de tout espoir de soulagement. Et il n'en trouve jamais. Du reste, c'est tout naturel : qui veut d'un vieux bas troué ? Chacun cherche au contraire à le repousser du pied!

Mon cœur n'avait pas encore eu besoin d'être reprisé, quand, par une belle soirée de printemps, je fis la connaissance de Marie; très certainement la plus parfaite de toutes les Maries au monde. Je la rencontrai sur ce même quai, mais il n'y faisait pas alors froid comme à présent. Et j'avais une vraie jambe au lieu de cette atroce jambe de bois, une vraie jambe forte et droite en tout, semblable à celle qui me reste là à gauche. De ma personne j'étais plutôt mince et élancé, ne ressemblant en rien à l'affreux bancroche que je suis aujourd'hui. Bancroche, fi! le vilain mot! Eh! peu importe, je n'en suis plus aux mots....

Je fis donc sa connaissance. Cela arriva le plus simplement du monde: je passais sur le quai. Elle aussi... Je ne sais ce qui me poussa, je lui parlai !

Ma figure débonnaire (sur laquelle tout ce que j'ai souffert depuis n'avait pas encore creusé de rides) rassura la jeune fille. Je l'accompagnai jusqu'à la porte de la maison qu'elle habitait dans la Galernaia. Elle revenait de chez sa grand'mère qui demeurait près du jardin d'été et à laquelle, chaque soir, elle allait faire la lecture. La pauvre grand'mère était vieille et aveugle !

Maintenant sa grand'mère est morte ! En général, cette année, il en mourut beaucoup de grands'mères et même des jeunes.

J'aurais pu mourir aussi et très facilement, je vous assure. Cependant j'ai échappé à la mort, Mesdames et Messieurs, dites-moi quel est le maximum des douleurs et des chagrins que peut supporter un être humain ? Vous n'en savez rien ?

Merci ! Eh bien, ni moi non plus !

Allons ! tout va bien ? Marie m'a déclaré qu'elle voulait que je devinsse un héros, et, par conséquent, je me suis engagé et je pars pour la guerre.

Le temps des Croisades est passé; les paladins ont disparu; mais si la femme que vous aimez vous disait : "Regardez cette bague, c'est à quoi je tiens le plus au monde", puis la jetait dans le feu, voire même dans le foyer d'un incendie; est-ce que vous ne vous précipiteriez pas dans les flammes pour lui rapporter sa bague? "Comme vous êtes drôle, mon bon Monsieur, me direz-vous, mais certainement non! J'irais tranquillement chez Fabergé et je lui en achèterais une autre dix fois plus cher." Et vous croyez qu'alors elle me déclarera ne plus tenir à l'autre bague et que la nouvelle est devenue tout pour elle? Jamais je ne croirai cela! .... Admettons, cher lecteur, que votre jugement ne fait pas loi pour moi.

Peut-être que la femme que vous aimez eût agi de la sorte, tout est possible. Mais vous-même, dites-moi, vous êtes sans doute porteur de mines d'or, peut-être les avez-vous repassées à vos amis et connaissances à des prix avantageux pour vous, peut-être êtes-vous membre de deux ou trois banques plus ou moins véreuses et peut-être même, pour vous distraire, vous êtes-vous abonné à un grand journal humoristique de Bucharest ?

Vous souvient-il dans votre vie d'avoir regardé un papillon se brûlant à la flamme de votre bougie? Le papillon se débattait sur le dos, agitant désespérément ses petites ailes flambées, cela vous a occupé un instant, puis le papillon vous a ennuyé et vous l'avez écrasé.—La pauvre bête cessa de souffrir—Ah! bienveillant lecteur! si vous pouviez m'écraser aussi pour que je cesse de souffrir! C'était une fille étrange. Après la déclaration de la guerre, elle tomba dans une tristesse profonde, elle marchait de long en large, parlant à peine, et rien ne parvenait à la distraire.... "Ecoutez—me dit-elle tout-à-coup —Vous êtes un honnête homme?" "—Je crois pouvoir l'affirmer, répondis-je."

"—C'est par leurs actes que les honnêtes gens confirment leurs paroles. Vous avez été chaud partisan de cette guerre : votre devoir est d'aller vous battre !" En ce disant, elle fronça ses sourcils, et de sa petite main serra fortement la mienne.

Je regardai Marie droit dans les yeux et tranquillement lui répondis : "C'est bien !"

"—Quand vous reviendrez je serai votre femme, me dit-elle à la gare, revenez !" Les larmes m'étouffaient, j'éclatai presque en sanglots, mais j'eus la force de me dominer et de lui répondre : "Marie, souvenez-vous, c'est par leurs actes.... que les honnêtes gens confirment leurs paroles !" acheva-t-elle....

Je la serrai une dernière fois sur mon cœur, m'élançai dans le wagon et le train partit.... Je suis allé me battre pour obéir à Marie, mais j'ai loyalement payé ma dette à ma patrie.

J'ai rongé sans me plaindre le biscuit du régiment. Sous la pluie et dans la poussière, par des chaleurs tropicales et par des froids terribles, j'ai bravement traversé à pied toute la Roumanie. Quand eut lieu notre première rencontre avec les Turcs, il paraît que je n'eus pas trop peur, puisque l'on me donna la croix de Saint-Georges et le grade de sous-officier.

Quand eut lieu notre seconde rencontre.... quelque chose tomba près de moi ; et moi je tombai à mon tour.

Des plaintes.... des gémissements.... Un chirurgien en tablier blanc, les mains pleines de sang.... des soeurs de charité ... ma jambe coupée avec son envie au-dessous du genou.... tout cela comme dans un songe, passa devant mes yeux.

Un train de la Croix-Rouge avec des lits très confortables, et sous les ordres d'une dame d'une élégance suprême, roule et m'emporte vers Pétersbourg.

Quand vous quittez une ville sur vos deux bonnes jambes et que vous rentrez sur une seule avec un moignon à la place de l'autre.... je vous promets que ça vous fait un certain effet Vous pouvez m'en croire !

On me transporta à l'hôpital; c'était en juillet.

Je fis demander le livre d'adresses, un brave soldat-infirmier me l'apporta et je m'assurai que Marie habitait toujours au même endroit.

Je lui écrivis une première lettre, puis une deuxième; mais de réponse....point.

Cher lecteur, tout ce que je viens de vous dire est vrai, mais vous ne m'avez certainement pas cru! En effet, mon histoire est invraisemblable; "Un paladin et une froide et cruelle trompeuse; c'est un roman du temps passé?"

Mon perspicace lecteur, vous avez tort de ne pas me croire. Il existe encore de semblables paladins....et en dehors de moi....

Enfin; on m'ajuste une jambe de bois et je puis aller me rendre compte par moi-même des causes du silence de Marie.

Je prends un fiacre, me fais conduire à la Galernaia et grimpe, en sautillant péniblement, le long escalier. (Comme je l'escaladais gaiement huit mois auparavant!)

Voici la porte, il me semble que mon coeur cesse de battre....je sonne; un bruit de pas de l'autre côté de la porte et Aniouta, la vieille servante, m'ouvre! Je n'écoute ni ses exclamations ni ses cris de joie, je la bouscule et je cours (si tant est que l'on peut courir sur deux jambes de différents calibres) vers le salon....

Marie !!!

Elle n'était pas seule : près d'elle était assis un très joli jeune homme, son parent éloigné, qui avait terminé, l'année dernière, son cours à l'Université et était sur le point de recevoir une très belle place. Tous deux, très affectueusement, vinrent à moi et me félicitèrent (probablement d'avoir une jambe de bois), mais tout de même, ils avaient l'air très gênés. Au bout de dix minutes je compris tout et savais à quoi m'en tenir.

Je ne voulus pas me mettre en travers de leur bonheur.

Vous souriez, lecteur, et dites : "Comment voulez-vous que j'ajoute foi à toute votre histoire ? Quel est l'homme qui, sans mot dire céderа ainsi la femme qu'il adore au premier sauteur venu ?"

D'abord, ce n'est pas du tout un sauteur, puis ensuite.... si vous permettez je vous dirai qu'ensuite .... mais vous ne me comprendriez pas ; vous ne me comprendriez pas, parce que vous n'admettez pas qu'il existe encore quelque chose de vrai et d'honnête à notre époque. Vous eussiez préféré que je fisse trois malheureux au lieu d'un seul ! Vous continuez à ne pas me croire, lecteur ? Tant pis pour vous, ne me croyez pas !

Hier a eu lieu leur mariage, j'étais son témoin.

Stoïquement j'ai rempli mon rôle durant cette cérémonie au cours de laquelle la femme que j'aime plus que tout sur cette terre s'est volontairement donnée à un autre !

De temps en temps, Marie me regardait timidement ; lui, quoiqu'un peu confus, me combla de prévenances. La noce fut gaie On but beaucoup de champagne. Des parents allemands crièrent "Hoch" et m'appelèrent "der russische Held" (le héros russe). J'ai oublié de vous dire que Marie et son époux étaient luthériens.

"Ah ! ah ! crie le lecteur, vous voilà attrapé, monsieur le héros ! Qu'est-ce que la religion luthérienne vient faire ici, si ce n'est parce que les orthodoxes ne se marient pas en décembre ? Votre histoire est une pure invention !".

Lecteur, perspicace lecteur ! Pensez ce que vous voudrez, cela m'est tout à fait égal ! Mais, si vous vous étiez trouvé avec moi sur le quai de la Cour pendant cette froide nuit de décembre, si vous aviez entendu rager la tempête, sonner l'horloge et ma jambe de bois frapper les dalles! si vous aviez pu vous rendre compte de ce qui se passait dans mon cœur et dans mon âme durant cette nuit d'hiver, vous me croiriez....

Ding-dong ! ding-dong ! Cinq heures sonnent !

Je vais rentrer, me jeter sur ma couchette froide et solitaire et.... peut-être dormir.

Au revoir, lecteur !

Quelques Pensées de Pétrone.

Ce n'est pas assez d'être belle : celle qui veut qu'on la trouve aimable ne doit pas se contenter de ce qui suffit au vulgaire des femmes. Les bons mots, les fines plaisanteries, l'enjouement, la grâce du langage, la gaieté, l'emportent sur les plus heureux dons de la nature. Les ressource de l'art relèvent encore la beauté ; mais sans le désir de plaire, la beauté perd tout son prix.

Le vautour, qui dévore le foie, déchire les fibres et pénètre jusqu'au fond des entrailles ; ce n'est pas, comme le disent les poètes, le vautour des Tityus, mais l'envie et le chagrin, ces maladies de l'âme.

Il n'y a rien qui ne puisse être utile aux mortels dans l'adversité, ce qu'on méprisait devient précieux. Ainsi, lorsqu'un vaisseau est submergé, l'or entraîné par son poids, tombe au fond des eaux, et les rames légères servent de soutien aux naufragés. Lorsque le clairon sonne, le fer menace la gorge du riche : mais le pauvre, sous ses haillons, nargue la fureur des combats.

Nos yeux nous trompent souvent et nos sens incertains nous abusent en imposant silence à notre raison. Cette tour, de près, se montre carrée ; vue de loin, ses angles disparaissent : elle nous semble ronde. L'homme rassasié dédaigne le miel de l'Hybla, et notre odorat repousse souvent les parfums du romarin. Comment un objet pourrait-il nous plaire plus ou moins qu'un autre, si la nature n'avait, à dessein, établi cette lutte parmi nos sens ?

Le naufragé qui s'est échappé de son vaisseau submergé en cherche un autre, frappé du même coup, auquel il puisse raconter son infortune. Celui dont la grêle a détruit la moisson, fruit de toute une année de labeur, dépose ses chagrins dans le sein d'un ami, victime du même fléau. L'affliction rapproche les malheureux : les parents privés de leurs enfants unissent leurs gémissements : penchés sur la même tombe, ils sont égaux. Et nous aussi, que les accents de notre douleur s'élèvent confondus vers les astres ; car on dit que, réunies, les prières arrivent plus puissantes à l'oreilles des dieux.

Une divinité propice a mis à la portée des mortels tout ce qui peut soulager leurs maux et faire cesser leurs plaintes. Les végétaux les plus communs et les mûres suspendues aux buissons épineux suffisent pour apaiser la faim d'un estomac à jeun. Il n'y a qu'un sot qui puisse mourir de soif, quand un fleuve coule près de lui, ou trembler de froid, lorsqu'il peut s'approcher du foyer où pétille un bois enflammé..... Ainsi la nature prodigue nous donne tout ce qui peut satisfaire nos besoins ; mais rien ne peut mettre un terme à l'amour effréné de la gloire.

Il est aussi nuisible d'avoir beaucoup d'or que de n'en pas avoir du tout ; il est aussi nuisible d'oser toujours que d'avoir toujours peur ; il est aussi nuisible de trop se taire que de trop parler. Tout le monde avoue ces vérités et personne n'agit en conséquence.

Le bonheur de la vie n'est pas ce que, vous autres hommes, vous vous figurez. Ce n'est pas d'avoir les mains couvertes de pierreries, de reposer sur un lit incrusté d'écaille, d'ensevelir ses flancs dans une plume moelleuse, de boire dans des vases d'or, ou de s'asseoir sur la pourpre, de couvrir sa table de mets dignes d'un roi, ou de serrer dans ses vastes greniers toutes les moissons de l'Afrique; mais présenter un front calme à l'adversité, dédaigner la vaine faveur du peuple, contempler, sans s'émouvoir, des épées nues, quiconque est capable d'un tel effort peut se vanter de maîtriser la fortune.

On fait tous les ans des censuls et des proconsuls nouveaux ; mais on ne voit pas tous les jours naître un roi ou un poète.

Voyage d'un leader boer aux Etats-Unis.

Presse Associée—

Berlin, Allemagne, 15 juin—Andries de Wet, le leader boer, annonce qu'il se rendra aux Etats-Unis en juillet pour faire des conférences.

JACK L'EVENTREUR

D'un correspondant.

Jack l'Eventreur serait il de retour dans les murs de sa bonne ville de Londres ?

D'aucuns l'affirment, et le crime hideux qui s'est accompli dans la nuit de samedi à dimanche dernier à Whitechapel ressemble à s'y méprendre à toute la série de méfaits atroces qui furent commis en 1888 et qui provoquèrent l'émotion qu'on sait. Chose extraordinaire: le crime de samedi a été commis à quelques mètres de l'endroit où Jack l'Eventreur assassina en novembre 1888 la malheureuse Mary Kelly et se signala pour la dernière fois à l'attention du monde civilisé.

Chose encore plus extraodinaire : les vieux limiers, de Scotland Yard, ceux-là même qui avaient, il y a treize ans, donné la chasse à l'abominable maniaque, déclarent que le crime de samedi a été commis dans des circonstances absolument identiques et que le corps de la victime rappelle, à s'y méprendre, un "travail" accompli par la même main.

Dorset street, le théâtre de l'assassinat, est une impasse infecte dans le quartier le plus minable de Whitechapel. L'impasse est presque complètement déserte dans le jour, et c'est seulement la nuit qu'y grouille cette population interlope et cosmopolite pour laquelle Whitechapel est une seconde patrie.

Dans la nuit de samedi à dimanche, une femme, Annie Austin, âgée de vingt-huit ans, se présenta chez un des logeurs de l'impasse, accompagnée d'un homme dont l'identité est, jusqu'ici, un mystère absolu. Elle loua, pour la nuit, une soupente pour quelques sous. Aucun cri, aucune querelle, aucun bruit de lutte ne fut entendu dans la nuit, et le dimanche matin, les hôtes passagers du logeur quittèrent tous selon l'usage, la maison. Lorsque le dernier individu fut parti, le propriétaire de l'établissement referma sa porte, et il entendit alors des gémissements qui partaient de l'étage d'au-dessus.

Il monta et trouva étendue sur son lit, râlant, une femme. Les blessures qu'elle portait au ventre étaient effroyables et d'un caractère trop hideux pour pouvoir être décrites. Elles rappelaient à s'y méprendre les blessures de toutes les victimes de Jack l'Eventreur.

La femme fut transportée immédiatement à l'hôpital de Londres où elle mourut quelques heures après sans avoir pu articuler d'autre son que : "Oh ! que je souffre mon Dieu ! que je souffre !

Il est assez extraordinaire que l'hôpital n'ait songé à prévenir la police, du crime, que hier soir. Le résultat a été que Jack l'Eventreur—si c'est lui—ou son émule, a eu largement le temps de se mettre à l'abri. Scotland Yark a mis en campagne toute son armée de detectives et particulièrement tous ceux qui, il y treize ans, avaient eu affaire avec le fameux criminel. Tous les bouges du quartier ont été fouillés la nuit dernière, mais en vain, et la poursuite se complique par le fait qu'on n'a pas le moindre signalement de l'assassin. Tout ce que le logeur a pu dire, était que le compagnon de Annie Austin portait au doigt un anneau d'argent.

Ce crime a causé une certaine sensation à Londres où l'on a pas encore oublié le nom et les exploits de Jack l'Eventreur.

MENUS PROPOS.

Certitude d'Esculape.

—Je vous assure, docteur, que je dois être atteint par l'épidémie.

—Mais non. D'ailleurs, je vous prouverai le contraire à l'autopsie.

Ménage de rentiers.

Le père vit de ses rentes.
La mère vit de ces rentes.
La fille vide ces rentes.

Dialogue de chambrée.

—Quand dix colonels sont réunis et qu'aucun d'eux ne parle, quel est leur supérieur ?

—Ben ! caporal, j'sais pas.

—C'est le silence, s'pèce de tourte.... Puisque le silence, il est général !

Ecolier facétieux.

—Parlez-moi un peu de la Seine, mon enfant.

—La Seine, m'sieur, elle a de la veine.... Elle suit son cours sans sortir de son lit, tandis que moi, c'est tout le contraire : il faut que je sorte de mon lit, et de bon matin, encore, pour aller au mien.

Augmentation des revenus.

Presse Associée—

Washington, 15 juin—Un accroissement de $940,516 dans les revenus douaniers aux Iles Philippines pour les trois premiers mois de 1901 comparés à la même période en 1900, est établi dans un rapport rendu public aujourd'hui par la division des affaires insulaires au ministre de la guerre.

Le total des revenus pour cette époque pendant l'année courante s'élevait à $2,199,394.